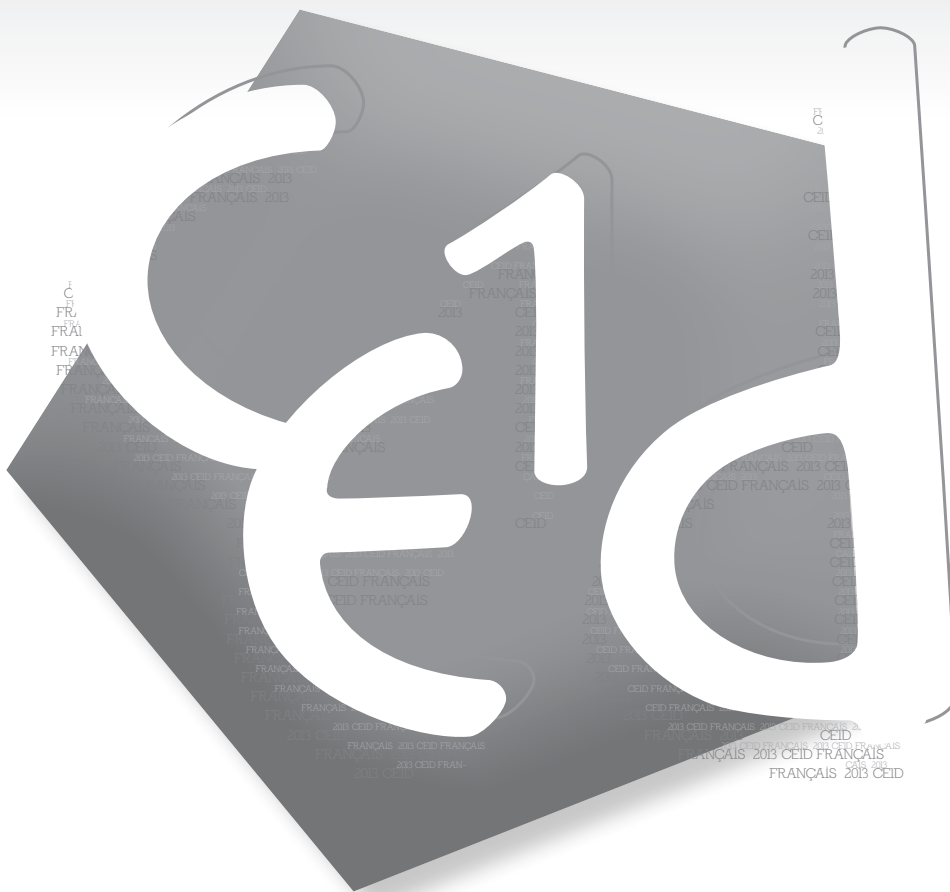


ÉPREUVE EXTERNE COMMUNE

CE1D2013

FRANÇAIS

PORTEFEUILLE DE DOCUMENTS



NOM : _____

PRÉNOM : _____

CLASSE : _____

N° D'ORDRE : _____

SOMMAIRE

Récit de fiction	4
<i>J'irai voir les sioux</i>	4
Dossier informatif	12
Document 1 - Chef yanktonai	12
Document 2 - Les Indiens d'Amérique du Nord, hier	13
Document 3 - Carte	14
Document 4 - Les Indiens d'Amérique du Nord, aujourd'hui	15
Document 5 - Un enfant de 13 ans s'empare du volant d'un bus et sauve 15 passagers	16
Document 6 - Le courage, ce n'est pas une question d'âge	17
Notes éventuelles pour l'interview	18

RÉCIT DE FICTION

J'irai voir les Sioux

Pour écrire cette histoire, je me suis inspiré d'un épisode de la vie de Pierre-Jean De Smet (1801-1873), jésuite belge, missionnaire auprès des Indiens, dont il fut l'ardent défenseur. Le Père de Smet, méconnu en Europe, est sans conteste l'une des grandes figures de l'histoire américaine.

Thomas Lavachery

Les cris venaient de partout à la fois. « Les Sioux ! Les Sioux ! », voilà ce qu'on entendait. C'était la même histoire à chaque printemps : les terribles guerriers arrivaient du nord pour tuer.

Je me cachai dans un fourré avec mon ami Deux-Serpents. Aux bruits de
5 course, de galopades, succéda le silence. Nous n'osions bouger. Finalement, je jetai un regard à Deux-Serpents, qui hocha la tête de manière entendue. Nous nous apprêtions à quitter notre refuge lorsqu'un cavalier hurlant passa en trombe.

– Il avait un scalp, chuchota Deux-Serpents.

Je n'avais rien vu ; j'avais le vertige et une envie furieuse de soulager ma vessie.
10 Des maisons saccagées, des femmes et des enfants errant en silence, l'air hagard... Les hommes, quant à eux, discutaient par petits groupes. L'un brandissait un casse-tête, l'autre, un fusil rouillé ; la plupart restaient les bras ballants, honteux d'avoir eu si peur.

Nous apprîmes de la bouche d'une fillette que deux jeunes hommes avaient
15 été tués et scalpés. Soudain, un groupe s'ébranla, prenant la direction de l'église. Tout le village se mit bientôt en marche, et, bien sûr, Deux-Serpents et moi, nous suivîmes le mouvement.

Je me nomme Billy Vos. À l'époque de ces événements, au printemps de 1839,
20 j'avais treize ans. Je n'avais jamais connu ma mère ; quant à mon père, trappeur de son état, il m'avait laissé à un jésuite, le Père Verboom, qui se chargeait de mon éducation. Je vivais à Council Bluffs, Iowa, auprès des Indiens Potawatomis.

Le Père Verboom, véritable colosse, s'employait à faire des Potawatomis de
25 bons catholiques. Il n'y parvenait pas vraiment, mais les Indiens l'appréciaient beaucoup. Ils admiraient sa force, son courage, appréciaient son humeur égale et sa franchise. Personnellement, j'aimais le Père Verboom de tout mon cœur.

Nous étions plus de cent à gravir la colline où se dressait l'église, un ancien fort. Le Père Verboom, que les Indiens appelaient Robe-Noire, comme tous les jésuites, accueillit la procession à bras ouverts. Apprenant la mort des deux jeunes
30 hommes, il versa une larme. Une telle émotivité avait de quoi surprendre chez une personne de sa trempe ; elle faisait partie de son caractère et ne choquait pas les Indiens, qui eux-mêmes n'ont pas honte de pleurer en public.

Le soleil déclinait ; c'était l'heure où les grillons se taisent. On disposa des

tonneaux en cercle, et le Père Verboom s'assit avec plusieurs chefs. L'un d'eux,
35 appelé Celui-qui-ne-Dort-Pas, prit la parole :

– Depuis que les Blancs nous ont chassés de nos terres de l'Est pour nous forcer à vivre ici, les Sioux nous veulent du mal. Nous sommes sur leur territoire et c'est pour ça qu'ils tuent nos fils. Robe-Noire, va leur parler. Dis-leur que nous implorons la paix.

40 À l'origine, les Potawatomis vivaient dans les régions du Haut-Mississippi et dans le Michigan ; loin, bien loin de Council Bluffs.

Le Père Verboom réfléchit un moment. Se rendre chez les Sioux, nation libre et indomptée, il fallait oser. À vrai dire, c'était pure folie.

– J'irai voir les Sioux, annonça le Père Verboom néanmoins.

45

Le vapeur *Saint-Peters* remontait le Missouri à cette époque. Il arriva à Council Bluffs le 29 avril, et nous nous embarquâmes à son bord, le Père Verboom et moi-même. Robe-Noire n'était pas très chaud pour que je l'accompagne, mais, suite à mon insistance, il avait cédé. Il était cependant entendu que je n'irais pas

50 jusqu'au bout du voyage.

Le Missouri est un fleuve capricieux où les bancs de sable et les bois morts abondent. Notre navigation était lente et pénible ; nous nous enlisions souvent. Le capitaine nous dégageait des hauts-fonds en poussant sa chaudière, au risque de la faire exploser.

55

Sur le pont, nous fîmes la connaissance de John Gray, anglais par son père, cheyenne par sa mère. C'était un petit homme de trente ans, sec comme un coup de trique, portant un haut-de-forme et une vieille veste militaire. Il possédait un fusil à silex et était accompagné d'un chien-loup. Sa manie de rire tout le temps, sans raison, faisait de Gray un personnage curieux. On aurait pu le croire cinglé, ce qu'il n'était en aucune façon.

60

Apprenant où nous allions, il déclara que les Sioux ne s'intéressaient pas à la religion des Blancs.

– Je ne vais pas chez eux en tant que missionnaire, dit le Père Verboom. Et il exposa le but de notre voyage.

65

– Vous êtes courageux, reconnut John Gray. Très courageux, ha ! Ha ! Ha !

– Parlez-vous la langue des Sioux ? s'enquit alors le Père Verboom.

– Certes.

70

Nous traversions des régions sauvages, royaume de l'élan, du loup et de l'ours à ongles rouges. Sur les berges, les arbres penchés, les rochers aux formes bizarres se succédaient sans fin. D'innombrables troncs morts s'accumulaient à certains endroits du fleuve, formant des tours et des cavernes sinistres.

Nous parvînmes en pays omaha au début du mois de mai. *Le Saint-Peters* était passé ici deux ans plus tôt, apportant avec lui le microbe de la petite vérole. Une épidémie s'était aussitôt déclarée ; elle avait tué des milliers d'Indiens en quelques semaines.

75

Aucune fumée ne montait des campements omahas ; on entendait de loin les croassements des corbeaux, mêlés aux hurlements des chiens.

Debout à l'avant du bateau, John Gray alluma une pipe. Il regardait droit

devant lui, évitant de contempler les rives. Je m'approchai dans son dos.

- 80 – L'avenir est noir pour la race indienne, proféra-t-il alors.
 Pour une fois, il ne riait pas.

Un dimanche, *le Saint-Peters* rencontra un obstacle. La violence du choc jeta la moitié des passagers par terre. Le Père Verboom heurta un empilement de caisses
85 et s'ouvrit le front ; il perdit conscience quelques minutes. Le capitaine, qui avait des connaissances en médecine, diagnostiqua une fracture du crâne.

 – Se pourrait-il que Dieu vous envoie un signe ? demandai-je au Père Verboom. Se pourrait-il qu'Il veuille vous empêcher d'aller chez les Sioux ?

 – Je ne sais pas, articula le blessé.

90 Couché sur le pont, il était d'une pâleur mortelle.

Un peu plus tard dans la journée, John Gray, debout à l'avant, selon son habitude, tira vers le ciel. Il toucha une oie qui eut l'extrême courtoisie de s'abattre sur le pont.

 – C'est un miracle, commenta le Père Verboom. Tu vois, Billy, le Seigneur est avec nous !

95 Nous entrâmes le lendemain sur le territoire des Yanktonais, une branche de la nation sioux, et je dus faire un effort pour étouffer mon angoisse.

 Le Père Verboom appela John Gray auprès de lui.

 – Il me faut un interprète, dit-il. Accepteriez-vous de m'accompagner chez les Sioux ?

100 Gray, accroupi, caressa son chien en silence.

 – Je vous paierai, précisa le Père Verboom en exhibant une bourse gonflée de piastres.

 – Vous allez risquer votre scalp pour empêcher des Indiens de tuer d'autres Indiens, dit John Gray. Drôle d'idée. Idée absurde, diraient certains.

105 Il se tut un instant, avant de poursuivre sur un ton solennel :

 – Gardez votre argent, mon Père. Je viendrai parce que j'en ai envie. Ce sera un honneur pour moi de vous aider.

 – Wourf ! approuva le chien-loup.

110 Depuis dix jours que nous naviguions, c'était la première fois que j'entendais sa voix.

Nous débarquâmes, le Père Verboom, Gray, moi et le chien-loup, un peu avant l'embouchure de la rivière Vermillon. Il y avait là une baraque en rondins habitée par un vieux Français, Éric Lepoutre, que les Sioux croyaient fou, et qu'ils
115 appréciaient pour cette raison. Sa maison était un lieu où les Indiens venaient échanger des peaux contre du tabac, du café et des couvertures en coton. Lepoutre, ancien grenadier dans les armées de Napoléon, avait fait la campagne de Russie ; il vivait avec une femme sioux nettement plus jeune que lui.

John Gray se prépara à aller chez les Yanktonais pour leur faire savoir
120 qu'une robe-noire voulait s'entretenir avec eux.

 – Je leur apporterai des cadeaux de votre part, dit-il au Père Verboom. Du tabac et des perles de verre. C'est comme cela qu'il faut agir, hi ! Hi !

– Je vous fais confiance, John.
 – Adieu, les amis. Priez pour moi, ha ! Ha !

125 Gray disparut pendant deux jours. Quand il revint, sain et sauf, le Père Verboom allait mieux, même si sa tête restait douloureuse.
 – Vous êtes invité à un festin, lui annonça John Gray.
 Dès le lendemain, ils partirent ensemble chez les Yanktonais, me laissant avec le vieux Français et sa squaw. Le camp des Indiens se trouvait plus au nord,

130 à une demi-journée de marche.
 Je me souviens clairement de leur départ. La mince silhouette du métis et celle, imposante, du jésuite, disparurent entre les tiges de maïs. Mon cœur se serra, plein d’appréhension.
 Éric Lepoutre se tenait à mes côtés :

135 – Tu vas les suivre, n’est-ce pas, Billy ?
 – Essaieriez-vous de m’en empêcher ?
 – Chacun est libre de son destin.

Je savais que, s’ils me voyaient, ils me renverraient chez Lepoutre. Je prenais donc

140 soin de garder mes distances.
 Les deux hommes s’arrêtaient souvent, car le Père Verboom était faible encore. Le chien-loup allait devant, en éclaireur, ou alors derrière – jamais à la même hauteur que son maître. Souvent, il tournait sa belle tête dans ma direction, m’obligeant à me tapir dans l’herbe.

145 Vers midi, Gray alluma un feu. Je sentis bientôt venir à moi une délicieuse odeur de viande grillée.
 Les deux hommes s’entretenaient à voix basse ; soudain, John Gray m’appela :
 – Viens donc, Billy ! Il y a un morceau qui t’attend.
 – Wouw-wouw ! aboya le chien-loup.

150 Je sortis de ma cachette et m’approchai du feu. En voyant mon air penaud, John Gray se moqua de moi.
 – Tu pensais vraiment passer inaperçu ? Tu as encore beaucoup à apprendre, mon garçon ! Ha ! Ha !
 – Je veux aller avec vous ! dis-je, me tournant vers le Père Verboom.

155 Celui-ci, allongé de tout son long, était livide ; il se contenta d’acquiescer. Je ne suis pas sûr qu’il se serait montré aussi conciliant dans son état normal.
 – Quand nous serons chez les Yanktonais ... commença Gray en bourrant sa pipe.
 – Oui ? fis-je.
 – Quand nous serons chez eux, si tu as peur, il ne faudra pas le montrer.

160 Deux heures plus tard, nous apercevions des fumées. Nous gravâmes une colline, derrière laquelle s’étendait une prairie plate comme la main et longue d’au moins dix yards. Le campement était là, composé de plusieurs centaines de tentes. Je n’avais jamais vu autant d’Indiens, autant de chevaux. Je me souviens que le

165 soleil projetait partout de jolies petites ombres. Quelle vision féérique !
 Notre arrivée fut saluée par des aboiements et des cris d’enfants. Le Père Verboom, soutenu par Gray, avançait avec peine.

Dans le village régnait une odeur particulière, mélange de graisse brûlée et de cuir. Des Yanktonais de tous âges nous entourèrent ; plusieurs mains touchèrent
170 mes cheveux blonds.

La foule s'écarta pour laisser passer des hommes parés de plumes et de colliers. Leurs vestes de peau portaient des dessins ; à leurs culottes pendaient des chevelures d'ennemis, dont certaines étaient claires. Un géant leva la main – j'appris plus tard qu'il s'agissait d'un chef – et prononça des paroles de bienvenue.
175 Gray remercia. Le Père Verboom voulut parler à son tour, mais il n'en eut pas le temps ; un guerrier écarta les personnes devant lui, arma son arc, et tira. Ce fut l'affaire d'une seule seconde !

J'exécutai alors le geste le plus étonnant de ma vie en lançant la main pour bloquer la flèche, qui transperça ma paume au lieu d'atteindre le Père Verboom.

180 – Billy ! s'exclama ce dernier, horrifié.

Je n'éprouvai rien tout d'abord ; puis la douleur se déclara, foudroyante.

Les Yanktonais maîtrisèrent le tireur avec peine ; ils l'emmenèrent. Quant à moi, je fus poussé à l'intérieur d'une tente pour y être soigné.

185 J'ignore ce qui arriva à l'Indien qui essaya de tuer le Père Verboom, s'il fut puni ou non. En revanche, je sais son nom, Pot-de-Fer, et les raisons de son acte.

À l'époque, dans ces régions du Haut-Missouri, vivait un trappeur aux yeux très bleus, fort comme un Turc, qui ressemblait beaucoup au Père Verboom. Eh bien, il se trouve que cet homme avait eu une grave dispute avec Pot-de-Fer, qui
190 lui en voulait à mort.

Dans la tente, une femme retira la flèche de ma main, avant d'appliquer une pommade au miel sur la plaie. La douleur reflua légèrement.

– Comment te sens-tu ? s'enquit Gray.

– J'ai déjà moins mal.

195 – Prends un peu de rhum et ça ira encore mieux !

Ainsi, j'avais sauvé la vie du Père Verboom. Mon geste m'avait surpris moi-même, je l'avoue ; il me valut l'estime des Yanktonais et un beau nom indien : Celui-qui-Retient-les-Flèches.

200 Nous fûmes introduits dans une tente géante où des chefs nous attendaient, assis en cercle, le menton appuyé sur les genoux. On commença par un repas. Chacun reçut un morceau de chevreuil dans une assiette en bois. Ma portion était si grande qu'aucun homme sur terre, je pense, n'aurait pu en venir à bout.

– Tu emporteras ce qui reste pour le manger plus tard, me glissa Gray à
205 l'oreille. La politesse le veut ainsi, hi ! Hi !

Le repas terminé, le Père Verboom se frotta la panse des deux mains, en signe de contentement ; je l'imitai.

Le moment était venu d'exposer la raison de notre venue.

– Je suis ici pour favoriser une paix durable entre les Sioux et les
210 Potawatomis, dit le Père Verboom, d'une voix posée. Cessez d'attaquer les campements de Council Bluffs ! Je sais que les Potawatomis vivent maintenant

- sur la frange de votre territoire. Mais que vous importe, à vous qui possédez le plus grand domaine indien de la terre ? Si gigantesque, en vérité, qu'il vous faut chevaucher plus de douze lunes pour le traverser.
- 215 Ce discours, traduit par Gray, laissa les Indiens de marbre. Le Père Verboom s'apprêtait à reprendre la parole, mais je le devançai.
- C'est lâche ce que vous faites ! lançai-je sans réfléchir.
- Les regards se tournèrent vers ma petite personne. Le géant qui nous avait souhaité la bienvenue voulut savoir ce que j'avais dit. Gray ouvrit la bouche...
- 220 – Attends, John ! intimai-je. Dis-leur de ma part que les Sioux sont beaucoup trop puissants pour s'attaquer aux Potawatomis, de pauvres gens sans défense. Il n'y a aucune gloire à s'en prendre à plus faible que soi !
- Gray jeta un œil du côté du Père Verboom.
- Traduisez, John, ordonna ce dernier.
- 225 Le métis obéit ; les Yanktonais écoutèrent, impassibles. Quelle serait leur réaction ? Mon cœur se mit à battre plus vite...
- Gray se tut ; il y eut un silence.
- Celui-qui-Retient-les-Flèches a dit des paroles justes, déclara alors le géant. Nous laisserons en paix les Potawatomis et nous couvrirons leurs morts.
- 230 « Couvrir les morts », autrement dit : envoyer des cadeaux aux familles des Potawatomis assassinés.
- Malgré mon jeune âge, on me laissa tirer sur le calumet, ce dont je fus extrêmement fier.
- 235 Nous vécûmes deux semaines chez les Yanktonais, le temps pour le Père Verboom de se rétablir. J'appris un peu de vocabulaire sioux et assistai à une chasse au bison.
- Pour notre retour, les Yanktonais mirent à notre disposition un canot et deux payeurs. Le voyage s'effectua comme dans un rêve. Nous naviguions de l'aube au couchant, profitant du courant pour atteindre des allures stupéfiantes.
- 240 La nouvelle de notre succès nous avait précédés. Lorsque nous atteignîmes Council Bluffs, mille Potawatomis nous attendaient pour nous réserver un accueil royal. Le Père Verboom, ému, fondit en larmes.
- Je te salue, Celui-qui-Retient-les-Flèches, dit Deux-Serpents en me voyant.
- À peine avait-il prononcé ces mots que mon ami me saisit par le cou et me
- 245 jeta par terre.
- Hé ! criai-je.
- Deux-Serpents me maintenait fermement au sol, si bien que je ne pouvais plus bouger.
- Pourquoi fais-tu ça ? demandai-je, plein de rage.
- 250 – Tout le monde parle de ton exploit. Je ne veux pas que tu fasses le fier avec moi, alors je te rappelle qui est le plus fort !
- L'histoire que je viens de vous conter trouva un épilogue six ans plus tard. Accompagné de John Gray, devenu mon plus fidèle ami, je m'étais rendu dans les Montagnes Rocheuses à la recherche de mon père. Je venais de fêter mes dix-neuf
- 255 ans. J'avais arpenté la région en tous sens, interrogé beaucoup de monde, sans parvenir à trouver l'auteur de mes jours. Renonçant en fin de compte, je rentrais

à Council Bluffs en longeant ce cher vieux Missouri.

Nous traversons d'immenses déserts où les mauvaises rencontres étaient toujours à craindre. Seuls les forts nous offraient la possibilité de dormir en paix :
260 Fort Benton, Fort Union, Fort Clark... Nous avons quitté ce dernier refuge depuis cinq jours et progressions sur le territoire des Sioux Pieds-Noirs, tribu à ne pas confondre avec la nation Pieds-Noirs des Rocheuses.

– Soyons vigilants, répétait John Gray. Les Indiens de cette région sont des scalpeurs de première, ha ! Ha !

265 Nous marchions le plus possible au fond des ravins, afin de ne pas être vus de loin. Et nous regrettions le chien-loup, mort de vieillesse, dont le flair nous avait tant de fois avertis du danger.

Nous trouvâmes une source un peu avant midi. Gray ne tarda pas à s'endormir assis, selon son habitude. J'avalai un bout de lard séché, avant de m'allonger pour
270 faire la sieste moi aussi, le chapeau sur les yeux. Au même moment, une bande de cavaliers déboula du haut de la colline en poussant des cris. Mon compagnon se leva d'un bond.

– Est-ce que nous tirons ? demandai-je en armant mon fusil.

– Ils sont trop nombreux. Lâche ton arme et faisons-leur bon accueil.

275 Quinze guerriers peints pour la guerre nous encerclèrent. L'un d'eux sauta de cheval et s'approcha ; il avait les mouvements souples d'un satané lynx. Son regard d'obsidienne, d'une froideur intense, me flanqua la chair de poule.

Gray prit un air décontracté pour saluer cet homme, un chef, à n'en pas douter :

– Nous venons en amis.

280 – Si vous venez en amis, pourquoi vous cachez-vous dans ce ravin ? interrogea le chef.

– Nous ne nous cachons pas. Nous profitons de cette bonne source, hi ! Hi !

Un guerrier plus âgé, juché sur un cheval bai, pointait sur moi son fusil. Il prononça une phrase rapide, véhémence, que les autres approuvèrent.

285 Le chef fit un pas en avant ; il porta la main à son poignard. J'allais mourir sans avoir revu mon père, une idée qui m'attrista.

Je m'apprêtais à vendre chèrement ma peau, lorsque John Gray eut une illumination.

– Mon compagnon est un ami du peuple sioux, déclara-t-il. Son nom est Celui-qui-Retient-les-Flèches.

290 Le chef s'immobilisa ; ses yeux perçants accrochèrent les miens.

– J'ai entendu parler de Celui-qui-Retient-les-Flèches. C'est un enfant.

– De nombreux printemps ont passé depuis le jour où j'ai visité vos frères yanktonais et arrêté le trait du guerrier Pot-de-Fer, dis-je dans un sioux passable.

Nullement impressionné par le fait que je parlais sa langue, le guerrier au
295 cheval bai lança une exclamation méprisante.

– Il ment, gronda-t-il. Tuons-le !

– Montre ta main, m'ordonna le chef. Celle qui a arrêté la flèche.

Je tendis la paume, et chacun put voir ma cicatrice, tache violette qui a vaguement la forme d'un trèfle.

300 – Celui-qui-Retient-les-Flèches ! s'exclama le chef. C'est bien toi !

Un large sourire éclaira son visage.

– Toi et ton ami, venez à notre campement, proposa-t-il. Nous fumerons le calumet et tu dormiras dans ma tente. Ta présence inonde mon cœur de joie !

L'instant d'après, nous chevauchions vers le village ; Faucon-Tonnerre m'avait
305 pris en croupe et j'entendais, dans mon dos, le rire mécanique de John Gray :

– Ha ! Ha ! Ho ! Ho ! Ho !

Source : LAVACHERY Thomas, *J'irai voir les Sioux*, (version abrégée pour l'épreuve, avec l'aimable collaboration de l'auteur, 2013), École des Loisirs, 2011.

DOSSIER INFORMATIF

DOCUMENT

1

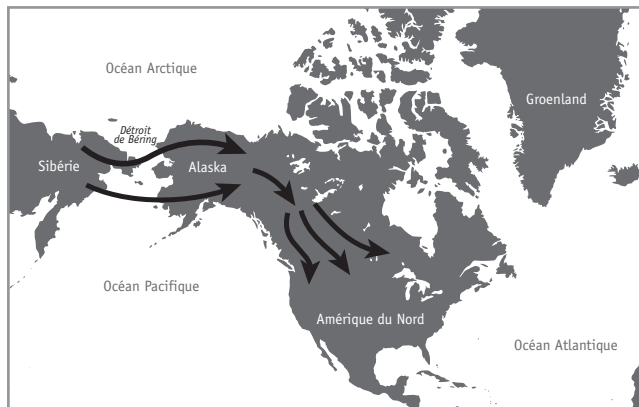
Chef yanktonai



Source : *Eagle Man – Yanktonai Nakota 1872* <<http://www.firstpeople.us/photographs/Eagle-Man-Yanktonai-Nakota-1872.html>> Page consultée le 25/01/2013

Les Indiens d'Amérique du Nord, hier

Le mot « indien » est dû à une erreur de Christophe Colomb. Celui-ci, en 1492, pensait en effet avoir atteint le passage vers les Indes par l'Ouest, alors qu'il découvrait l'Amérique. D'où le nom d' « Indiens » attribué aux peuples d'Amérique.



DES ORIGINES À CHRISTOPHE COLOMB

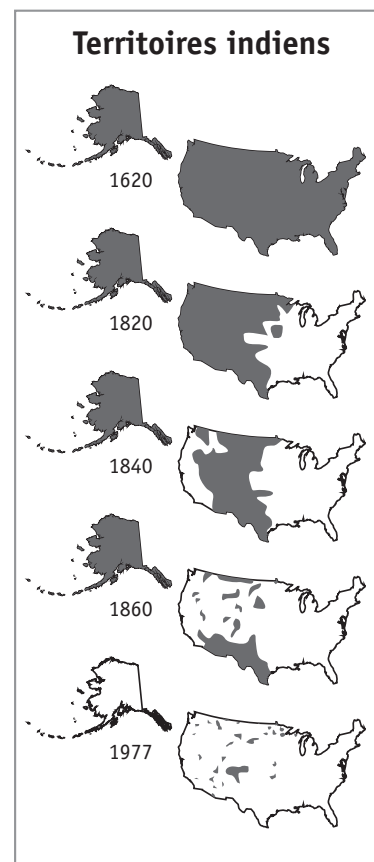
À l'origine, les Indiens des États-Unis seraient des peuples d'Asie qui auraient rejoint le continent américain en passant à pied par le détroit de Béring qui était à sec lors de la dernière période glaciaire. Cette implantation des Indiens sur le territoire américain serait intervenue entre moins 40 000 et moins 10 000 ans.

LA CONQUÊTE DE L'OUEST

La dépossession des territoires indiens va se faire progressivement, au fur et à mesure des conquêtes de l'homme blanc.

En définitive, les tribus ont été réduites une par une et les derniers survivants déplacés dans des réserves officielles (représentant 2,4 % du territoire des États-Unis) et leurs terres vendues.

En 200 ans, plus de dix-millions d'Indiens ont été expropriés, confinés dans des réserves et décimés par les maladies.



Carte



↩ La flèche indique le déplacement des Potawatomis au 19^e siècle.

Les Indiens d'Amérique du Nord, aujourd'hui

Après 1900, le gouvernement a cru que les Indiens s'intégreraient dans la société américaine. C'est seulement en 1924 qu'ils obtiennent la citoyenneté américaine et en 1934 le droit à la propriété.

En 1968 est fondé un mouvement visant à améliorer la situation des Indiens d'Amérique et destiné à protéger leurs droits.

Les Indiens sont aujourd'hui 2 200 000 aux États-Unis sur une population totale de 313 000 000 individus environ.

Aujourd'hui, les Indiens d'Amérique ont conservé une culture qui les inscrit partiellement dans le monde moderne et ce, grâce à leurs qualités d'adaptation qui leur ont permis de survivre au génocide.

Certaines tribus créent leurs propres entreprises. Leurs qualités (courage, fierté) sont appréciées dans diverses activités professionnelles.

Même si elles s'améliorent lentement, leurs conditions de vie restent difficiles :

- Les Indiens d'Amérique vivent en moyenne 6 ans de moins que les autres Américains.
- Ils ont 52 % de risques en plus de mourir de pneumonie et de grippe.
- Le taux de chômage peut atteindre 90 % dans certaines réserves.

Source : ARTE <<http://www.arte.tv/fr/indiens-d-amerique-du-nord/392,CmC=724832,view=introduction.html>>.

Page consultée le 10/04/2013

Un enfant de 13 ans s'empare du volant d'un bus et sauve 15 passagers



À Milton, dans le Massachusetts (États-Unis), le sang-froid de jeunes enfants a permis de sauver un chauffeur de car et tous ses passagers. Le chauffeur avait fait un malaise au volant de son bus scolaire et ce sont les enfants qui ont pris les choses en main.

Le bus qui amenait les élèves d'une école de la ville de Milton à leur établissement était presque arrivé à destination lorsque le chauffeur a été pris d'un malaise.

C'est alors que Jeremy, 13 ans, s'est rendu compte que quelque chose n'allait pas et a pris le volant.

« Le chauffeur a commencé à bouger, il était agité, ses mains s'agitaient, ses yeux étaient gonflés et il faisait des bruits bizarres et rauques avec sa bouche », raconte le jeune garçon. « Alors je me suis bougé. J'ai quitté mon siège, saisi le volant, tourné vers la droite de la route puis j'ai ôté les clefs du contact et le bus a commencé à ralentir ».

Jeremy n'a pu faire autrement que de monter sur un trottoir mais les 15 passagers que transportait le bus sont indemnes.

Lorsque le véhicule a ralenti, un autre jeune, Johnny, a appelé les urgences et a commencé le massage cardiaque du chauffeur.

« C'était angoissant et grisant », explique le petit Johnny. « Parce que vous voulez savoir comment il (le chauffeur) va mais en même temps c'est tellement rapide et votre cœur bat vite. On en a le souffle coupé ».

Si Jeremy et Johnny sont déjà devenus de vrais héros, le chauffeur du bus, lui, est toujours dans un état grave.

Source : RTBF.be info <http://www.rtb.be/info/societe/detail_un-enfant-de-13-ans-s-empare-du-volant-d-un-bus-et-sauve-15-passagers?id=7745504>. Page consultée le 25/01/2013.

Le courage, ce n'est pas une question d'âge

Les médias sont friands d'histoires qui racontent des actes héroïques. Enfants sauvés des flammes, nageurs imprudents sauvés des eaux par des garde-côtes hélitreuillés, agresseurs mis en fuite par un citoyen courageux sont régulièrement à la une des journaux.

Quand on interroge les auteurs d'actes héroïques, beaucoup insistent sur le fait qu'ils ont agi de façon spontanée, en réagissant dans l'instant.

D'après le professeur Jean-Yves Hayez, psychiatre spécialiste des enfants et des adolescents, ces personnes peuvent parfois faire des choses extraordinaires dans des circonstances exceptionnelles.

« Quand un autre est menacé de mort tout près d'eux, même si c'est un inconnu, ils peuvent mettre leur propre vie entre parenthèses et prendre tous les risques pour le sauver.

Mais attention, cela ne veut pas dire que tous ceux qui ne le font pas sont chaque fois des indifférents. C'est souvent l'angoisse qui les habite et les paralyse et l'angoisse, ça fait aussi partie de nos vies ! »

Source : Avec l'aimable collaboration du professeur Hayez.



**Fédération Wallonie-Bruxelles / Ministère
Administration générale de l'Enseignement et de la Recherche scientifique**

Éditeur responsable : Jean-Pierre HUBIN, Administrateur général
Boulevard du Jardin Botanique, 20-22 – 1000 Bruxelles

La « Fédération Wallonie-Bruxelles » est l'appellation désignant usuellement la « Communauté française » visée à l'article 2 de la Constitution